

UNE GLOBALISATION SEXUÉE

Monique SELIM

Si le genre s'inscrit désormais pleinement dans le registre des normes globales, avec des applications et des orientations précises de gouvernance, ce constat, loin de refermer les débats, ouvre un champ d'investigations et d'interprétations toujours plus complexes et contradictoires. Égalité, équité, parité des genres – toutes ces formules débordantes d'ambiguïtés – qui se chevauchent, s'annulent, se remplacent, se donnent en effet à penser comme des règles éthiques, avant d'être des armes politiques brandies pour de tout autres objectifs et des outils économiques aux facettes multiples et douteuses. L'ambition idéale que voudraient signifier ces expressions visant à une très relative homothétie des positions masculines et féminines – dont les différences postulées devraient être respectées – est sur des modes variables, affichés, voilés, (in) conscients, plantée au cœur du regard des chercheurs, de leur écriture, de leur déchiffrement des récits recueillis et des comportements observés dans leurs enquêtes. L'institutionnalisation et le développement des études dites de genre – qui se sont consolidées en fortifiant des perspectives normatives et consensuelles – ont donc profondément transformé les diverses disciplines des sciences sociales sans pour autant explorer l'ensemble des orientations offertes par l'implication des appartenances sexuées revendiquées ou assignées des acteurs et des actrices dans le champ de la connaissance. L'édification du genre en module politico-économique de la globalisation du capitalisme ne fait qu'obscurcir les représentations épistémiques conduisant les uns et les autres à choisir leur voie dans les panoplies qui se déploient en trouvant éventuellement dans des mots fétiches et des chemins bien balayés leur légitimation ; que le chercheur soit un homme, une femme, homosexuel, hétérosexuel, etc. peut être érigé en critère de validation sur la base de l'incantation de l'expérience vécue.

Dans la période contemporaine et c'est sans doute là un de ses principaux attraits – toutes les postures sont donc possibles et rien ne saurait de façon définitive organiser leur hiérarchisation dans l'ordre de la connaissance : il en résulte des productions prenant d'innombrables angles d'attaques – rendant d'ailleurs autant difficiles la comparaison que le classement – tant les imprégnations autoscopiques et idéologiques mêlées sont constitutives des « résultats des recherches » : un foisonnement ininterrompu de « biais » s'est substitué à l'archaïque biais monolithique et rigide de la domination masculine recouverte sous l'universel. Parmi ces thématiques « biaisées », genre et globalisation est en bonne place, arpenté par de nombreuses « spécialistes » sur les terrains du travail, des interactions sexuelles, de l'éducation, de la famille, de la prostitution, etc. Tantôt négatifs, tantôt positifs, le plus souvent mitigés, les bilans tirés des effets de la globalisation sur le genre renvoient *in fine* aux conceptions politiques au sens large qui habitent les chercheurs, à leur propre définition de leur univers et à la conscience intime de leur existence. Calés dans leur monde et leur être, ou décalés à la manière des anthropologues, obsédés par le spectre de l'ethnocentrisme et les figures de l'altérité, ils insufflent dans cette thématique une part de leurs convictions qui lient le capitalisme d'un côté à la démocratie et aux droits, de l'autre à des ontologies sexuées dont la remise en cause est tout à la fois aujourd'hui effective et bloquée.

Au fil des pages, le lecteur a pu ouvrir de petites lucarnes sur des fragments significatifs du présent – situés au Vietnam, au Mexique, en Chine, en Inde – qui peuvent se découvrir comme des situations articulées entre elles au-delà des frontières, reformant d'une certaine manière un seul texte à plusieurs mains tant les éclairages proposés sur des faits centraux objectivent les processus de globalisation et les démarches dont ils sont l'objet. Balbutiant en Chine, fermement installés au Mexique, les « savoirs de genre » – selon une dénomination qui en elle-même constitue une interpellation autant épistémologique qu'existentielle – consacrent une production globale de connaissance qui se diffuse dans le monde entier, bousculant et refaçonant les ordonnancements politiques selon des axiomatiques convoquées pour une gouvernance « universellement » partagée. Leur expansion coexiste avec des logiques sociales strictement opposées, qui elles aussi s'appréhendent dans les différentes régions de la planète et qui se donnent toutes à voir sous l'angle d'une retraditionnalisation des rapports entre hommes et femmes, repensés comme des valences indépassables et des valeurs à préserver. Tout se passe comme si les sociétés résistaient à la globalisation en brandissant le corps de « leurs femmes », étendards de leur cohésion nationale. Mais dans le même moment, au-delà de ce théâtre d'honneur, ces mêmes femmes sont prises dans le cycle des marchandises statutaires qui s'achètent, à la hauteur des

ressources disponibles, s'éliminent pour éviter la déchéance et la honte, s'exportent, se trafiquent, etc. Il convient aujourd'hui de focaliser l'analyse sur la cohérence, dans la période actuelle, de phénomènes massifs aussi paradoxaux que sont, parmi d'autres, l'audience globale des connaissances du genre, l'ouverture et la liberté, parfois quasi initiatique comme en Chine, qu'elle concrétise pour les femmes et par ricochet pour les homosexuels, et les trappes multiformes dans lesquelles sont ensevelis les individus de sexe féminin qui gênent à un moment ou un autre les programmes personnels, institutionnels et étatiques. L'extension des normes marchandes permet et de fait autorise, à une échelle croissante, des sociétés – Vietnam, Chine, Inde, Corée du Sud, etc. – à s'aventurer dans une voie qui menace déjà leur cohésion interne en les privant de femmes supprimées avant la naissance et en les obligeant à plus ou moins court terme à s'en procurer ailleurs. Ainsi par exemple en Corée du Sud on vient acheter par le biais d'agences les « femmes manquantes » au Vietnam – qui en manque pourtant aussi – et en Inde de profonds remaniements des prescriptions de caste devront être rapidement mis en œuvre. L'invention du qualificatif de « manquante » ne se comprend pourtant qu'à l'aune de son pendant de « restante » : ces femmes « restantes » – selon le vocable qui a surgi en Chine dans les dernières années – sont celles qui sont éjectées du marché du mariage car elles renversent les schèmes des rapports de prévalence masculine. Trop diplômées, disposant de revenus supérieurs, trop « libres », trop « âgées », elles n'ont plus de valeur marchande par excès de valeur égale aux hommes. Leurs compagnons d'infortune, les hommes « restants », sont au contraire ceux qui ne parviennent pas à se hisser dans une position supérieure de détenteur de biens : par manque d'argent, ils n'ont ni appartement, ni voiture et ne peuvent donc prétendre acheter une femme qui se positionne dans l'écart d'infériorité prescrit. Hommes et femmes « restants » offrent au regard les images antithétiques qui assument la régulation d'un marché qui maintient son archaïsme des hiérarchies de sexe dans une sorte d'opposition frontale aux normes globales de genre mais d'incorporation maximale des normes marchandes. La globalisation confronte ainsi les sciences sociales à des failles en série, brisant les réflexions linéaires et « progressistes », ébréchant les confiances en des avancées timides ou définitives. Matrice fluide où les acteurs instillent leurs constructions personnelles et collectives de sens, le marché se révèle un espace global glauque et agonique hanté par des signifiants vides : les populations sous l'emprise des normes que le marché répand, font rayonner avec leurs propres signifiés ces dernières.

L'introduction des facteurs de sexe dans la connaissance, qui a débouché sur les « savoirs de genre », a considérablement élargi la réflexion mais dans le même moment le code du genre a arraisonné les possibles issus de la fracture du et des sexes. Une nouvelle chape ontique s'est abattue sur les

femmes et les hommes, que les processus marchands étayent avec vigueur. C'est sans doute dans les interstices de ces collisions, dans le desserrement des coagulations de mécanismes qui s'observent actuellement que la connaissance peut se poursuivre et se renouveler.

Selim Monique (2011)

Une globalisation sexuée

In : Castelli Bernard (dir.), Hours Bernard (dir.). *Enjeux épistémologiques et idéologiques de la globalisation pour les sciences sociales*

Paris : L'Harmattan, p. 293-296. (Questions Contemporaines. Série Globalisation et Sciences Sociales)

ISBN 978-2-296-56312-4